

Les femmes restent marginales dans les métiers de la construction

La construction n'emploie que 8,4 % de femmes. La faute à une image trop masculine du secteur et à des normes de genre très ancrées. Le métier a pourtant changé.

PAULINE MARTIAL

Le secteur de la construction peine à séduire la gent féminine. C'est en tout cas ce que révèlent les statistiques puisque seuls 8,4 % des travailleurs du secteur sont des femmes, ce qui représente 16.808 femmes actives dans la construction. Parmi elles figurent 15.247 employées assignées le plus souvent à des tâches administratives, pour seulement 1.561 ouvrières. Or le secteur est en pénurie et toute main-d'œuvre est la bienvenue, y compris les femmes.

Pourquoi les femmes sont-elles si peu représentées ? « Le secteur de la construction est victime de l'image qu'il renvoie. De nombreuses personnes ont une perception dépassée des métiers de la construction. Elles pensent que ce sont des métiers sales et très lourds physiquement. C'était sans doute vrai il y a 20 ans d'ici, mais aujourd'hui le secteur a énormément évolué. Tout est devenu plus technologique et les travaux sont beaucoup plus légers donc accessibles aux femmes comme aux hommes », explique Sven Nouten, porte-parole de la Confédération construction.

Mais pour Françoise Vouillot, psycho-

logue spécialisée sur les questions d'orientation et de genre, la faible représentation des femmes dans un secteur comme la construction s'explique par notre éducation genrée. « Peu de femmes choisissent ces métiers parce qu'on fait tout pour », affirme la psychologue. « Dès notre plus jeune âge, nous sommes élevés selon des normes de féminité et de masculinité. A aucun moment, on ne laisse entendre aux petites filles que ce sont des métiers pour elles. On leur apprend qu'ils sont réservés aux hommes et on leur fait penser qu'elles n'y ont pas accès parce qu'on fait tout pour qu'elles se construisent dans la féminité ».

Une question de reconnaissance

Transgresser ces normes s'avérerait difficile en raison du besoin de reconnaissance. « Nous avons tous besoin d'être reconnus par les autres. Nous avons besoin de nous confronter aux normes en vigueur dans nos groupes sociaux, c'est-à-dire à ce qu'on doit être ou ce qu'on doit faire pour être reconnu par nos pairs. Or, pour obtenir cette reconnaissance, on a plutôt intérêt quand on est une fille à faire marcher les normes de féminité, au risque de ne plus être reconnue comme une vraie fille », assure Françoise Vouillot. Et cet enjeu identitaire serait d'autant plus exacerbé à l'adolescence. « A l'adolescence, on essaye de se construire une identité et pour cela on se compare à ses pairs. Beaucoup d'ados se servent de leur choix d'orientation pour se prouver, à eux-mêmes puis aux autres, qu'ils sont bien des vrais garçons "masculins". Ils veulent faire ce que font les autres hommes. Idem pour les vraies filles "féminines", celles qui veulent faire ce que font les femmes », développe Françoise Vouillot.

Collette, 59 ans, est à la tête d'une en-

treprise de construction à Bertrix depuis près de 38 ans. Elle a, elle, transgressé les normes un peu malgré elle : « J'ai repris l'entreprise au décès de mon père à la demande d'un de ses ouvriers. J'avais 21 ans et les deux premières années ont été difficiles. Certains ouvriers ont d'ailleurs choisi de partir. On demandait sans cesse à voir mon patron, personne ne me croyait parce que j'étais une femme. En réunion, au début, je prenais toujours un ouvrier avec moi. Jusqu'au jour où je me suis rendu compte que c'était tout de même moi qui répondais à toutes les questions. A partir de ce moment-là, j'ai arrêté de m'excuser d'être une femme et je me suis imposée. Ça ne m'a jamais plus posé problème ».

Des mentalités qui évoluent

Les mentalités commencent à évoluer. Les enquêtes réalisées auprès des jeunes en sont la preuve. « Lorsqu'on leur demande s'ils estiment que certains métiers sont exclusivement réservés aux hommes ou aux femmes, la grande majorité répond non », explique Françoise Vouillot. Mais si les mentalités évoluent, pourquoi en est-on encore là ? « Parce qu'il y a encore un décalage entre le discours des gens sur les choses et ce qui les concerne personnellement. Une grande majorité des gens n'étiqueteraient donc plus les métiers de manière genrée, mais aurait encore du mal à envisager que la situation les concerne personnellement ».

Pour venir à bout de ces stéréotypes, il faudrait agir dès le plus jeune âge et auprès des garçons comme des filles. « Donnez la possibilité aux filles de jouer avec des lego, des grues et des camions, offrez des poupées aux garçons. C'est toutes les normes liées au genre qu'il faut déconstruire pour avancer », conclut Françoise Vouillot.

Intégration trop difficile

Mélissa a 25 ans. A l'âge de 15 ans, elle s'inscrit dans une filière professionnelle en maçonnerie : « C'est quelque chose qui m'a toujours intéressée. J'adore faire des dessins techniques, alors l'idée de pouvoir construire ce que je pensais sur mes plans me faisait totalement rêver ». La jeune fille déchante toutefois très vite. « Le métier en lui-même ne me paraissait absolument pas difficile, j'adorais. Mais c'est le fait d'être la seule fille parmi tous les garçons qui était vraiment compliqué à

gérer », confie Mélissa. Moqueries et remarques sexistes étaient quotidiennes. « Les réflexions venaient le plus souvent des garçons des classes supérieures. Ils me disaient sans cesse que je n'avais rien à faire en maçonnerie, que ce n'était pas un métier pour les filles. Ils me faisaient aussi beaucoup de réflexions sur la manière dont je m'habillais ou sur mes formes ». Face à ces moqueries, sa réaction première a été l'indifférence. « Je me disais que j'étais là pour apprendre un métier, pas pour me faire des amis. Mais je m'efforçais de bien travailler pour

prouver que j'avais ma place. J'étais douée dans ce que je faisais, souvent mes finitions étaient même bien meilleures que celles des garçons. En plus, les profs étaient vraiment chouettes avec moi, ils ne faisaient aucune différence ».

Après deux ans, Mélissa abandonne pourtant : « J'en ai eu marre. Je me suis réorientée parce qu'au final, c'était trop difficile de s'intégrer. J'ai quitté l'école pour un apprentissage en boulangerie. Le milieu est aussi un peu masculin mais ça me pose moins de problème ». PA.ML.